

Léonid Andréïev

LA VIE
DE L'HOMME

Traduction et postface d'André Markowicz



Mesures

Un Être en gris, qu'on appelle Il, parle de la vie de l'Homme. Semblance d'une grande salle, un rectangle régulier, absolument vide, sans porte ni fenêtre. Tout dedans est gris, vapoureux, monochrome : murs gris, plafond gris, plancher gris. Issue d'une source invisible, s'écoule une lumière égale et faible – et cette lumière est également grise, uniforme, monochrome, fantomatique, ne donnant ni ombres ni reflets lumineux. Sans qu'on l'entende, l'Être en gris s'écarte du mur contre lequel il se tenait plaqué. Il porte une ample bure à capuche grise qui dessine vaguement les contours d'un corps de grande taille ; il porte une espèce de couvre-chef du même gris qui cache dans une ombre épaisse la partie supérieure de son visage. On ne voit pas ses yeux. Ce qu'on voit – ses pommettes, son nez, son menton droit – est massif et lourd, comme gravé dans une pierre grise. Ses lèvres sont hermétiquement closes. Relevant un peu la tête, Il commence d'une voix ferme et froide privée d'émotion et de passion, comme un lecteur qu'on louerait pour lire avec une indifférence austère le Livre des Destinées.

— Regardez et écoutez, vous qui vous venez ici pour vous amuser et pour rire. Vous verrez passer devant vous toute la vie de l'Homme, de sa sombre origine jusqu'à sa sombre fin. Lui qui n'a pas encore été, mystérieusement enterré dans l'infini du temps, qui n'a été ni pensé, ni senti ni connu par quiconque, – il brisera mystérieusement les verrous du néant et annoncera par

un cri le début de sa courte vie. Dans la nuit du néant surgira un luminaire allumé par une main inconnue, – voici la vie de l’Homme. Regardez sa flamme – voici la vie de l’Homme.

Il naîtra et prendra la semblance et la vie d’un homme et deviendra en tout point semblable aux autres hommes qui vivent sur la terre. Et leur destin cruel deviendra son destin, et son destin cruel deviendra le destin de tous les hommes. Entraîné par le temps sans pouvoir résister, il passera un à un tous les degrés de la vie des hommes, du bas jusqu’en haut, du haut jusqu’en bas. Limité par sa vue, il ne verra jamais le degré suivant que gravira déjà son pied mal assuré ; limité par le savoir, il ne saura jamais ce que lui apportent le jour, l’heure, la minute qui viennent. Et dans son ignorance aveugle, rongé par les pressentiments, bouleversé par les espoirs et les peurs, il accomplira, soumis, le cercle d’acier de sa prédestination.

Le voici – jeune homme heureux. Regardez la lumière éclatante de la bougie ! Le vent glacé des espaces sans limites est impuissant, qui cherche et tourbillonne, faisant osciller la flamme, – la bougie brûle, claire et vive. Mais la cire diminue, dévorée par le feu. Mais la cire diminue.

Le voici – mari et père heureux. Mais regardez comme la bougie est mate et miroite étrangement ; comme si la flamme jaunissante se ridait, comme si elle tremblait de froid et se cachait. Car la cire fond, dévorée par le feu. Car la cire fond.

Le voici – vieillard, malade et faible. Les degrés de la vie sont achevés, c’est un abîme noir qui les remplace, – mais son pied tremblant se traîne toujours pour avancer. Se penchant

vers la terre, la flamme qui bleuit impuissante s'étale, tremble et retombe, tremble et retombe, – et s'éteint doucement.

Ainsi mourra l'Homme. Arrivé de la nuit, il retournera vers la nuit et disparaîtra sans trace dans l'infinité des temps, non pensé, non senti, inconnu de quiconque. Et Moi, celui que tous appellent Il, je resterai le fidèle compagnon de l'Homme tous les jours de sa vie, sur tous ses chemins. Invisible de l'Homme et de ses proches, je resterai sans cesse auprès de lui, quand il veille et quand il dort, quand il prie et quand il maudit. Dans les heures de joie, quand son esprit, audacieux, sans entrave, volera dans le ciel, dans les heures de tristesse et de mélancolie quand une langueur mortelle obscurcira son âme et que son sang se figera dans son cœur, dans les heures de victoires et de défaites, dans les heures de sa grande bataille contre l'inévitable. – Je serai avec lui. – Je serai avec lui.

Et vous qui êtes venus ici pour vous amuser et pour rire, vous, condamnés à mort, regardez et écoutez : voici, écho lointain, fantomatique, avec ses douleurs et ses joies, que passera devant vous la vie fugace de l'Homme.

L'Être en gris se tait. Et la lumière s'éteint en silence et les ténèbres le recouvrent, Lui et la salle grise et vide.

Baisser de rideau.

POSTFACE

*« Il faut des formes
nouvelles. Des formes nouvelles,
voilà ce qu'il faut, et, s'il n'y en a pas, alors,
tant qu'à faire, plutôt rien. »*

Tréplev, dans *La Mouette*.

On a bien oublié aujourd'hui que Léonid Andréïev fut l'écrivain russe le plus célèbre de son temps (« à part Tolstoï », corrigeait-on tout de suite – mais Tolstoï était sans doute l'homme le plus célèbre de la planète). La célébrité et la valeur pour la postérité sont, certes, deux choses très différentes... Le monde représenté par Andréïev était-il trop marqué par son époque ? Son expressionnisme extrémiste, halluciné et fantastique n'a pas survécu à la révolution d'Octobre. Il faut dire que, farouchement opposé au bolchévisme, il avait repoussé la demande que lui faisait Gorki de republier toutes ses œuvres dans les presses du nouveau régime et, ayant été, autant dire, rayé des manuels de littérature par le pouvoir soviétique, il n'était mentionné, – quand il l'était – que comme un représentant attardé de la décadence. Aujourd'hui même, quand on revient

vers lui, on relit son œuvre en prose¹. En Russie même, rares sont les metteurs en scène qui travaillent sur son théâtre, alors que toutes ses pièces étaient traduites en anglais, en allemand et (le plus souvent) en français, généralement dans l'année qui suivait leur publication en russe². Aujourd'hui, quasiment plus personne ne les connaît. Une bonne moitié de ses pièces n'a jamais été rééditée, et reste donc introuvable en dehors des éditions originales – introuvables, elles, par définition. Léonid Andréïev, en l'espace de douze ans, entre 1906 à 1917, en a écrit une quarantaine ; elles toutes sont passionnantes, et, chose exceptionnelle, aucune ne ressemble à la précédente. *La Vie de l'Homme*, heureusement, a bénéficié d'une publication exemplaire, en 1989, par Iouri Tchirva dans une édition de son *Théâtre choisi* en deux volumes (en russe) – et c'est cette édition qui m'a guidé tant pour mon travail de traduction que pour la rédaction de la présente notice³.

1. Une traduction de ses nouvelles est parue aux éditions José Corti en deux volumes dans une traduction de Sophie Bénech (*Le Gouffre* et autres récits, 1998 ; *Dans le brouillard* et autres récits, 1999).

2. *La Vie de l'Homme* est traduite en 1909 par Halpérine-Kaminsky. Cette traduction, parue sans mention d'éditeur (au frais, sans doute, du traducteur de référence de sa génération) est reprise en 1930, aux éditions de la Librairie Théâtrale (*La Vie de l'Homme* et *Catherine Ivanovna*, adaptation française et préface d'Armory). Les éditions Sillage, en 2016, ont réédité la traduction de 1909 en y ajoutant une chronologie et une bibliographie sommaires. La Librairie Théâtrale, au verso de son édition, annonçait comme à paraître seize autres pièces de Léonid Andréïev. Je n'en ai retrouvé aucune trace au catalogue de la Bibliothèque nationale.

3. Léonid Andréïev, *Œuvres dramatiques en deux volumes*, ed. Iskousstvo, 1989 (en russe). Je me suis également servi d'une très belle biographie de Léonid Andréïev écrite par Natalia Skorokhod pour la série *La Vie des hommes remarquables*, Moscou, 2013, et du chapitre du livre de Marianna Stroïeva, *Les Recherches scéniques de Stanislavski*, consacré à *La Vie de l'Homme* (le livre a été publié en 1973 et il est disponible sur internet ; http://teatr-lib.ru/Library/Stroeva/Iskan_1/#_Toc151926482).

Pourtant, en écrivant *La Vie de l'Homme*, une pièce qui casse complètement les codes de la représentation de son temps, Andréïev sentait bien qu'il était arrivé à quelque chose, même s'il avait travaillé très vite, et s'il y avait là de quoi de travailler encore, – il sentait qu'il ouvrait la voie à une nouvelle façon d'écrire du théâtre. Ce n'est pas pour rien que, répondant par avance à ses critiques, il écrivait à celui qui était alors son ami le plus proche, Maxime Gorki : « *C'est à une vitesse incroyable que j'ai écrit [...] cette Vie de l'Homme – une œuvre qui mérite une étude des plus attentive et des plus froide. Au premier regard, c'est n'importe quoi ; au deuxième regard – c'est une ineptie révoltante ; et c'est seulement au treizième regard qu'il devient clair que celui qui l'a écrit n'est pas un imbécile mais juste un homme qui cherche pour sa pièce des formes pratiques et libres...* » (lettre des 13-14 octobre 1906).

Le fait est que *La Vie de l'Homme* a connu, la même année 1907, deux mises en scène qui se sont révélées décisives : l'une, à Pétersbourg, de Vsévolod Meyerhold. L'autre, à Moscou, de Konstantin Stanislavski. Si les deux plus grands metteurs en scène de leur époque ont, la même année (à quelques mois de distance) consacré toute leur énergie à monter cette pièce, chacune des mises en scène débouchant sur un triomphe, – c'est que, sans doute, elle en valait la peine.

*

Les deux premières pièces de Léonid Andréïev, *Vers les étoiles* et *Savva*, écrites en 1905-1906, étaient ancrées dans l'actualité sociale et politique de leur temps (la révolution de 1905 pour *Vers les étoiles* – une pièce écrite parallèlement aux